

JULIE CHAFFORT

Portfolio
2018

«Unir des concepts et des choses qui rarement vont ensemble, ou bien considérer les objets communs avec une attention inhabituelle et de l'esprit d'observation, voilà qui peut conduire quelqu'un à avoir une idée.»

Georg Christoph Lichtenberg, *Le miroir de l'âme*

Les vidéos de Julie Chaffort mirent le paysage, le toisent et le parcourent ; on y croise des hommes au destin tragique et des héros aussi beaux que les chants qui les accompagnent – peut être pour en donner la mesure. Les gestes accomplis sont tout à la fois drôles et absurdes, l'avenir toujours incertain et les paroles s'envolent, attrapées par les branches d'une forêt ou englouties dans les eaux d'un lac. Les plans fixent les branches ; ils convoquent les tableaux de l'école de Barbizon où les bruns apparaissent comme chargés de bitume et les lumières s'accrochent aux pâtes colorées. Les récits s'écrivent entre les longs plans-séquence et se devinent dans les détails que la lenteur permet d'observer comme l'on admire une nature morte.

La vacuité des territoires impose à l'artiste des images qu'elle fait naître de façon sensible, voire irraisonnée. « Ne pas comprendre mais être à proximité de ce qui se passe », nous dit le narrateur de la vidéo *La Barque silencieuse* (2015), reprenant ici les mots de Trajei Vesaas dans *La barque, le soir*. Sans fioriture ni maniérisme, Chaffort attrape une nature à la lumière changeante et en fait presque le sujet principal de ses travaux.(...)

L'artiste ouvre des univers parallèles, atemporels et insituables, où le monde se signale à nous par ses infimes déplacements et l'infinité de ses signaux – étrangement menaçants. Le point de vue humain, qui implique le langage, paraît d'une vanité empruntée. Quand l'homme tente de nommer les choses qui l'entourent, l'écart entre la langue et ce qui est présenté semble trop vaste, la distance impossible à combler. (...)

Les individus qui peuplent les vidéos sont placés dans un espace inhabituel ; souvent immobiles ou exécutant un geste répétitif, affligés du poids d'une vie, l'inconfort de leur – comique – position déplace les habitudes et démultiplie les potentialités. Comment tenir debout sur les rebords d'une barque (*En respirant*, 2016) ou danser un improbable flamenco (*La barque silencieuse*, 2015) ? Comment boxer en forêt ? Chanter le paysage ? Les gestes décontextualisés sont regardés sous un jour nouveau, la maîtrise est délicate. Hors du temps, les hommes et les femmes sont, tels le Pierrot de Watteau, debout face à nous, monumentaux, présentant leur fragile humanité comme objet d'étude. Mais qui sont-ils ? Profonds, peut-être fous, que cachent-ils ? D'où viennent-ils ? Que cherchent-ils à nous dire ? (...)

Aussi l'artiste réussit-elle l'exploit de ramener le sujet humain au même niveau que le paysage dans lequel il se trouve ; changeants et imprévisibles, l'un comme l'autre communiquent au-delà du langage, à l'aide de signes pluriels et non autoritaires que les films nous invitent à recomposer. Julie Chaffort rend possible l'anamnèse jusqu'aux premiers récits de l'humanité grâce à des images qui s'offrent tels des contes et à l'aide de chants qui sont autant d'Odyssées récités aux oreilles des chevaux que de notes d'espoir brandies à la rencontre de boxeurs en costume rose.

Sophie Lapalu

Le travail de Julie Chaffort ne manque ni de courage, ni de générosité, avec un sens aigu des situations paradoxales qu'elle aime mettre en scène avec une élégance de funambule.

Jean-François Dumont



LEGENDES, 2019

Film *en cours de réalisation* - 28 min - HD - Pal - 16/9 - France
Production : Communauté de communes du Pays de la Châtaigneraie

Photographies de tournage



SUMMERTIME, 2018

Film réalisé dans le cadre de la résidence Convoi Exceptionnel organisé par Bruit du Frigo.

Convoi Exceptionnel aménage une rencontre entre deux groupes de personnes, deux territoires et deux artistes. Ils ne se connaissent pas, ils n'ont sans doute jamais visité l'autre territoire, mais ils vont ensemble s'inviter à le découvrir. Convoi exceptionnel est le cadre inédit d'une résidence d'artiste allée à un projet d'expérimentation sociale. 5 jours de voyage à travers 3 lieux avec une trentaine de personnes.

Film de fiction - 24 min - HD - Pal - 16/9 - France

Production : DRAC Nouvelle Aquitaine, CGET, Région nouvelle Aquitaine, Conseil Départemental de Gironde, IDDAC, Ville de Bordeaux, ECLA, Métro, La banque alimentaire

Photographie de tournage



HUNT, 2018

Film - 33 min - HD - Pal - 16/9 - France

Réalisé dans le cadre d'une résidence de co-création à Nekatoenea avec des jeunes en situation de rupture et des habitants du pays basque

Production : Fonds de dotation Inpact, DRAC Nouvelle Aquitaine, Nekatoenea

Huit personnages en quête d'auteur

Figurant. Personne chargée de tenir un emploi secondaire, généralement muet, et, le plus souvent, dans un groupe tenant le même rôle. *Par analogie* Personne qui, dans la société, tient un rôle dont l'importance n'est qu'apparente et non effective.

Ce qui caractérise le plus le travail de Julie Chaffort, c'est le refus des figurants. Même ceux qui nous tournent le dos, ceux qui marchent trop loin pour que l'on distingue leurs traits ou ceux qui se dissimulent derrière les fougères, ceux qui apparaissent masqués ou ceux qui conservent le silence, tous ceux-là sont des personnages et non des figurants. Et même le buisson aux reflets roux, qui rampe sous la pluie.

Saint Christophe

Si l'on en croit les textes, Christophe est un géant plutôt effrayant, mesurant - si mes conversions hasardeuses sont exactes - un bon six mètres de haut. En quête d'un prince puissant, il rencontre un roi, avant de se rendre compte que ce dernier craint le diable. Le voilà dès lors à se mettre en quête du diable, avant de se rendre compte que celui-ci craint le Christ. Devenu passeur fluvial, il entreprend un jour d'aider un petit enfant à traverser la rive. Ce dernier sur les épaules, il entre dans l'eau mais la pesanteur de l'enfant se fait intolérable. Il tient bon, et comprend après être amené son passager à bon port qu'il a transporté le Christ et à travers lui, le poids du monde.

C'est vrai, le Christophe de Julie Chaffort n'est pas effrayant, tout de noir vêtu et les pieds fermement fichés dans le sol. Mais on l'entend distinctement souffler à celui qu'il porte : « Tu veux bouger en haut ? Moi je tiens. » Si l'homme ploie légèrement, c'est pour mieux permettre à celui qu'il porte sur ses épaules de se mouvoir, sans jamais perdre de vue cette idée : porter l'autre, c'est aussi en effet lui interdire de tomber.

Cassandra

Il n'a pas peur de le répéter. Plus de quatre-vingt fois en quelques minutes seulement : il faut partir, le laisser tranquille, fuir le plus vite possible. Il le répètera sans trêve s'il le faut, il ne s'épuîsera pas. Trop peur de finir comme Cassandra, qu'on ne croyait pas. On le menace, pourtant : s'il continue, on le chatouillera.

La petite sirène

J'ai cru un temps que cette femme qui chantait une ariette délicate de Debussy, enveloppée dans une peau animale, assise sur le sable humide, pouvait incarner pour ce texte la petite sirène. Mais à bien relire le conte d'Andersen, je dois me résoudre à l'évidence : les airs mélodieux sont le fait des filles de l'air. La petite sirène, c'est le jeune homme qui se tient en face d'elle, avec sa parka bleue et orange. Car dans le conte, l'héroïne renonce à la clémence cruelle de la sorcière en refusant de tuer le prince : ce faisant, elle accomplit un véritable acte d'amour. Il faut observer le tremblement de la main droite de notre petite sirène en parka à l'écoute du chant, l'échange de regards, une certaine pudeur dans le silence qui suit.

Le buisson ardent

C'est un drôle de buisson ardent, dont les flammes que l'on imagine majestueuses auraient brusquement été mouillées par une pluie que l'on devine dans le crépitement des feuilles. C'est un buisson ardent modeste, qui se met en quête de sortir du cadre, de ne surtout pas attirer l'attention sur lui, de se fondre dans le paysage.

Bartleby

Lui, il préférerait ne pas. Il l'a dit : il ne veut pas être là, d'ailleurs, il l'avait déjà dit. Il demande si cela durera encore longtemps, il répète s'il le faut : non, il ne veut pas être là. Il est poli, précise-t-il. Les moutons, le paysage, il s'en fiche, il ne veut pas participer au film. Non, non, vraiment, il ne coopérera pas. Trop tard, a-t-on envie de dire.

Les laminak

Personne ne semble s'accorder sur un point pourtant en apparence capital : ce à quoi ressemblent les *laminak* du pays basque. Pour certains, ce sont des êtres masculins, semblables à des lutins velus, pour d'autres des êtres féminins, mi-femme mi-animal, aux pieds de poule ou queue de poisson. La différence est de taille. On concède toutefois une caractéristique commune à tous les laminak : ils vivent près de l'eau, sortent la nuit des souterrains où ils vivent et n'apprécient guère la lumière du jour, qu'ils fuient le plus possible. Se pourrait-il que l'on tienne là une définition en creux de l'inquiétant état d'adolescence ?

Sœur Anne

J'étais tellement atterrée, enfant, de découvrir que cette pauvre Anne se trouvait incapable de porter secours à sa sœur autrement qu'en jetant un œil distrait du haut de la tour. Plus tard, j'ai trouvé ce personnage non agissant plus poétique que bêtement inactif, en comprenant que le regard était aussi une action. Ici, les figures de l'attente ne manquent pas : droit comme un I, les mains dans les poches derrière les danseurs, ou postés tels des vigies face à la mer, ou encore les bottes plongées dans une mare bien lisse.

Le virevoltant

Le virevoltant, c'est le personnage qu'on oublie systématiquement de mentionner dans les génériques de fin des westerns américains. Pourtant, cette petite plante sous forme de boule de poussière apparaît sur tant de plans désolés, traversant l'écran avec lenteur. C'est toute la grâce du film de Julie Chaffort de nous rappeler que chaque détail est signifiant : les frottements que les gants des boxeurs produisent quand ils s'entraînent à ne pas prendre de coups, le rythme doux des gouttes de pluie dans les arbres de la forêt, les gestes de goéland dans les violents rouleaux océaniques pour continuer à résister.

Camille Paulhan





HUNT, 2018

Un « homme -fougère » se meut dans la forêt sous une pluie battante.

Vidéo - 8 min - HD - Pal - 16/9 - France

Réalisée dans le cadre de la résidence de co-crédation à Nekatoenea, Hendaye.

Production : Fond de dotation Impact, DRAC Nouvelle Aquitaine, Nekatoenea

Photographie de tournage



LES COWBOYS, 2016
COLLECTION SEINE SAINT DENIS - VILLE DE PANTIN

Des personnes handicapées jouent les rôles de quelques cowboys héroïques. Le rythme de leur vie se confond avec celui d'un western américain, il s'empare des marais secrets et des chevaux qui, juste à côté, semblent attendre on ne sait quoi. Malgré la torpeur du soleil, nos cowboys contemporains, aux armes caduques puisque non violents, s'amusent à jouer leur double-rôle. En dehors du plaisir d'être eux-mêmes, une seule volonté : sur ces terres, laisser à chacun le droit de s'exprimer, « Même lui ! ».

Film - 30 min - HD - Pal - 16/9 - France

Réalisé dans le cadre du programme « Ecriture de lumière » initié par le FRAC Aquitaine et dans le cadre du Prix du Pavillon / Jeune Création.

Production : Est Ensemble / Pollen, artistes en résidence

Photographie de tournage



EN RESPIRANT, 2016

En équilibre sur une barque, un homme tente de rester debout et de ne pas chavirer.

Vidéo – 8 min 23 sec – HD – Pal – 16/9 - France

Réalisé dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère, jardin de sculptures, à Saint Laurent de Gosse – France.

Production : LPE

Image extraite de la vidéo.



NOSTALGIA, 2016
COLLECTION FRAC OCCITANIE TOULOUSE

A l'aube, dérivant sur un radeau de fortune, une femme chante les lamentations de Didon.

Vidéo - 8 min 23 sec - HD - Pal - 16/9 - France
Réalisé dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère, jardin de sculptures, à Saint Laurent de Gosse - France.
Production : Musée les Abattoirs, Toulouse.

Photographie de tournage



SOMNAMBULES, 2016 – PRIX BULLUKIAN 2016

Somnambule : « se promener en dormant »

Bien que l'imposante installation de Julie Chaffort, qui donne son titre à son exposition personnelle à la fondation Bullukian, s'intitule Somnambules, les personnages qui la hantent paraissent plutôt être atteints de somniloquie. Yeux ouverts, les êtres isolés qui apparaissent alternativement sur les trois écrans de projection ne se promènent que peu. Mais les bouches d'abord closes s'ouvrent pour laisser place à des chants que chacun des six protagonistes vient déclamer a capella, dans un environnement pour le moins surprenant. Derrière Grannhild, entonnant un cristallin « Voyage voyage », la soprano Jeanne Crousaud interprétant le poignant « When I'm laid » du Didon et Énée de Purcell, ou encore Wladimir Rehbinder, chef de chœur d'une église orthodoxe, psalmodiant un stichère, se meuvent dans le vent des ciels clairs ou sombres sur lesquels se dessinent des paysages verdoyants. Comme dans d'autres vidéos de Julie Chaffort, Jour blanc ou La barque silencieuse, des personnages presque muets s'expriment par des mouvements du corps ou des élans musicaux ; ils prennent place dans des espaces naturels suspendus, d'avant ou après la tempête. Les performances musicales des acteurs – à ne pas entendre comme des prouesses mais plutôt comme des prises de risque – se veulent bien plus émouvantes qu'époustouflantes. On songera par exemple à celle du chanteur de death metal Josh Smith, acceptant de déclamer ses compositions sans décorum, avec pour seul public une étendue vibrante de fougères baignée par un ciel blanc.

Camille Paulhan

Installation de 3 projections vidéos – 55 min – HD – Pal – 16/9 – France
 Réalisé dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère – France.
 Production : Fondation Léa et Napoléon Bullukian.

Extrait de l'installation : <https://vimeo.com/251854270>



SOMNAMBULES, 2016

Photographies de l'installation



LA BARQUE SILENCIEUSE, 2016

SELECTION OFFICIELLE FID MARSEILLE 2016
PRIX JEUNE CREATION « LE PAVILLON » 2016
PRIX JEUNE CREATION « PROGRESS GALLERY » 2016
COLLECTION FRAC AQUITAINE

Qu'est-ce que l'écoute ? Qui, ou quoi, en nous, écoute lorsque nous nous recueillons pour nous laisser traverser par un morceau de musique, un chant, le rythme d'une danse ?

À cet invisible vaisseau qu'est l'écoute, Julie Chaffort a choisi de donner une multiplicité de formes : tantôt un cheval, tantôt une vache, ou encore une barque, un cours d'eau, un paysage, des branches, un boxeur, un danseur, etc.

Dans la région de Monflanquin, dans le Sud-Ouest de la France, elle a croisé des habitants qu'elle fait participer à une suite de tableaux animés dans lesquels dialoguent des « émetteurs » de musique (chanteurs, choristes, instrumentistes, y compris un gramophone) avec des auditeurs, certes silencieux, mais bien actifs.

Le résultat est aussi facétieux qu'émouvant, aussi déroutant que respectueux de tout ce qui s'offre à voir et à entendre.

Chargée donc, cette barque, de personnages hauts en couleurs, costumés de manière voyante, c'est une nef de fous où la folie ce sont les sons, les gestes des sons, les récits muets des sons.

Jean-Pierre Rehm

Film - 32 min - HD - Pal - 16/9 - France
Réalisé dans le cadre de la résidence à POLLEN, Monflanquin - France.
Production : POLLEN, artistes en résidence.

BANDE ANNONCE : <https://vimeo.com/131558838>

Photo de tournage



LA BARQUE SILENCIEUSE, 2016

Images tirées du film



LA BARQUE SILENCIEUSE, 2016

Photos de tournage

À propos de l'exposition LA BARQUE SILENCIEUSE de Julie Chaffort
Par Camille de Singly

«Le roman ne donne pas les choses, mais leurs signes. Avec ces seuls signes, les mots, qui indiquent dans le vide, comment faire un monde qui tienne debout? Car un livre n'est rien qu'un petit tas de feuilles sèches, ou alors une grande forme en mouvement : la lecture. Ce mouvement, le romancier le capte, le guide, l'infléchit, il en fait la substance de ses personnages ; un roman, suite de lectures, de petites vies parasites dont chacune ne dure guère plus qu'une danse, se gonfle et se nourrit avec le
(Jean-Paul Sartre, Situations, 1938- 1944)

La « visite » de *La barque silencieuse* de Julie Chaffort à Pollen est une étrange expérience. On est devant et dedans, tout autant extérieur qu'enchâssé à l'exposition, comme l'est le film qui lui donne son titre. Les objets présentés constituent les éléments de la matrice fictionnelle que l'on active mentalement, fragments d'un métamonde articulant et interrogeant le vrai et l'artifice, l'ici et l'ailleurs, le passé, le présent et le futur. Tout se construit, se brouille et se recompose. Ce processus de construction narrative, dans l'esprit du visiteur, renvoie à celui qui innerve le travail de création de l'artiste, dans la composition de son exposition comme dans celle de son film.

Pour édifier le film *La barque silencieuse*, coeur de ce nouveau monde, Julie Chaffort s'est nourrie du territoire de sa résidence, Monflanquin et ses environs – de ses paysages, de ses atmosphères, de ses habitants, et de leurs activités. Elle a filmé des champs dans le brouillard, des sous-bois en lumière lunaire ; elle a assisté aux séances de répétition de la chorale du Prince Noir, du club de savate boxe française, de l'aviron villeneuvois... Cette matière première, concrète, réelle, a alimenté une fiction, un scénario pensé par l'artiste en résonance avec ses propres mondes.

Dans cette *barque silencieuse* transparait ainsi l'inclinaison de Julie Chaffort pour le décalage, le basculement de situations et d'émotions (le passage du sérieux au burlesque, d'un état de tranquillité à une intensité dramatique, du quotidien à l'extraordinaire), la durée et l'endurance – présents dans nombre de ses courts, moyens et longs métrages antérieurs. On y retrouve, aussi, l'importance de la musique et des mots, en écho aux mondes intérieurs de ses personnages.

Les acteurs de *La barque silencieuse* ne sont pas des professionnels, mais des Monflanquinois que Julie Chaffort a rencontrés. En les observant vaquer à leurs propres activités, chanter, jouer de la musique, boxer, danser, elle a vu en eux des altérités en puissance.

Pour révéler cette dimension cachée, elle a construit des situations spécifiques, rarement anodines : « ces personnes que je choisis, dit l'artiste, je les décale, je les dérouté. Il y a une mise en tension, une mise en danger, la catastrophe n'est jamais très loin ». Ses acteurs ont ainsi accepté des commandes étranges, les menant aux confins du ridicule telle cette magnifique danse-boxe effectuée par un jeune homme en costume rouge à côté d'un joueur de cornemuse, ou de la chute, à l'instar de cet intense flamenco dansé debout sur une barque déséquilibrée à chaque instant, avec pour seule musique le

Dans le film se succèdent ainsi des « scènes-tableaux » confrontant une (ou plusieurs) personne(s) à une (in)action, à un lieu ; y sont intercalés des plans de nature, insufflant des « temps de respiration ». Les personnages sont silencieux, chantent, écoutent de la musique ; une voix masculine lit un texte en off, avec des pages muettes, là aussi. Les mots dits ne sont pas de ceux qui les prononcent : les pensées s'incarnent dans des textes empruntés (un opéra de Karol Szymanowski, des chants occitans

Le texte lu par la voix-off a été écrit par Julie Chaffort à partir de fragments d'un ouvrage qui lui est cher, *La barque, le soir*¹ de Trajei Vesaas. Prélevant des mots, des phrases qu'elle poursuit, complète, l'artiste

compose un texte pour son scénario, liant tous les éléments. Il accompagne les personnages de ses scènes-tableaux, glisse sur les plans de nature, crée une strate verbale qui se surimpose à l'image et s'en décale aussi, comme s'il avait une vie propre. Si Julie Chaffort insiste sur la prééminence du visuel dans son travail (« tout passe par l'image »), la beauté et l'émotion du monde qu'elle compose tient aussi beaucoup à ces mots lus et chantés.

En confiant à ces lieux et à ces êtres les textes et les musiques qui l'habitent, Julie Chaffort a conçu une hybridation, un monde lui appartenant à elle et leur appartenant à eux (et existant en soi). Cet échange, ce partage d'univers n'a semblé durer qu'un temps, celui de la réalisation du film, chacun étant ramené ensuite à son quotidien. Pourtant, lors de la projection du vernissage, c'est le miracle d'une forme de transfiguration qui a frappé les visiteurs, au-delà des paysages et des personnes « reconnus » aisément. Comme si, soudainement, tous avaient pris conscience que les héros de *La barque silencieuse* étaient touchés, profondément et dans leur être, par cette grâce révélée à l'écran.

Le dispositif scénique imaginé par Julie Chaffort pour accompagner la projection contribue aussi, ingénieusement, à complexifier le rapport que nous entretenons au réel et à la fiction. L'artiste a choisi, à Pollen, d'occuper l'espace du fond, celui auquel on accède après un passage en coudée. Un sas de (dé)conditionnement en quelque sorte, qui rappelle ceux des expositions surréalistes. Dans la salle, des replis ; l'écran est caché par une rampe de vêtements suspendus à des cintres. Une tête et un arrière-train de biche sont accrochés, en trophée, à proximité d'une photographie de plateau qui ressemble à une photographie documentaire de site (comme si le film n'avait été qu'une capture du réel). Ces éléments, surprenants, constituent autant d'indices d'un envers du décor, d'un monde caché.

Ils prennent sens au visionnage du film. Sur le portique, on reconnaît les « costumes » du film, d'extravagantes moumoutes, une combinaison de superhéros monochrome rouge, des pyjamas un peu discos, des vestons en tweed anglais, des loden à la Sherlock Holmes...

Tout semble sage et désincarné tout d'un coup, comme si les héros s'étaient vidés de leur substance. Et en même temps, on s'interroge ; en enfilant un de ces costumes, à disposition, que devient-on ?



MONTAGNES NOIRES, 2015

PRIX 2015 « TALENTS CONTEMPORAINS » - FONDATION FRANCOIS SCHNEIDER
COLLECTION FONDATION FRANCOIS SCHNEIDER

L'absurde incarne la pierre angulaire du travail de Julie Chaffort. Dans Montagnes noires, la vidéaste filme la dérive de dix moutons – cinq noirs et cinq blancs répartis selon la couleur sur deux radeaux différents – sur le lac de Vassivière. La brume prend les cimes et les collines, le tonnerre gronde, la pluie crépite. Il n'y a plus rien que ces radeaux de la Méduse qui voguent sans horizon. Leurs passagers s'avèrent plus tranquilles que leurs homologues humains délirants dans le tableau de Géricault, et les eaux, liées à la folie dans l'imaginaire occidental, moins troublées. Ici, domine l'indifférence : celle des animaux à leur sort, celle de l'eau à ses hôtes, celle du reste du monde à ce lac artificiel perdu dans le brouillard. Si le « monde est une scène » comme le concevait Shakespeare, cette scène-là renvoie à une déperdition douce et sans fin, devant laquelle l'homo sapiens, une fois son costume de spectateur enfilé, redevient maître de son temps.

Orianne Hidalgo-laurier

Vidéo – 7 min 43 sec – HD – Pal – 16/9 - France

Production : CIAP de Vassivière, la Région Limousin, la Drac Aquitaine

Image extraite de la vidéo



MEUTE, 2015

Une meute de chiens découvre un nouvel arrivant.

Vidéo - 2'18 - HD - Pal - 16/9 - France
Production : POLLEN, artistes en résidence.
Image extraite de la vidéo

<https://vimeo.com/142226449>



FORMIDABLE, PART 1 - 2015

Portrait d'un lycée agricole, tel un documentaire mettant en scène les animaux de l'exploitation, ainsi que les élèves et les professeurs de l'établissement dans des situations banales et incongrues dans le paysage hivernal du Berry.

Vidéo - 24 min - HD - Pal - 16/9 - France
Production : DRAAF - DRAC Centre - Région Centre
Image extraite de la vidéo

Extrait : <https://vimeo.com/118829445>



FORMIDABLE, PART 2 - 2015

Portraits filmés d'une soixantaine de visages d'élèves, enseignants et techniciens du lycée agricole de Bourges où chacun regarde l'objectif fixement et silencieusement pendant plus d'une minute.

Vidéo - 63 min - HD - Pal - 16/9 - France
Production : DRAAF - DRAC Centre - Région Centre
Image extraite de la vidéo.

Extrait : <http://vimeo.com/142394622>



CHIENS-LOUPS, 2014

Trois chiens écoutent des hurlements de loups.

Vidéo - 1'30" - HD - Pal - 16/9 - Canada

Production : Zébra 3 / Centre Clark.

Image extraite de la vidéo.

<https://vimeo.com/110231349>



JOUR BLANC, 2014

Installation de 3 vidéo-projections simultanées, un caisson de basse, une platine vinyle auto-repeat, un disque vinyle et un moniteur vidéo.

Production : Zébra 3 / Centre Clark.
Vue de l'exposition, *Jour Blanc*, au Centre Clark Montréal (Canada)
(détails)



JOUR BLANC, 2014

images extraites de l'installation vidéo / vidéo 2



JOUR BLANC, 2014

images extraites de l'installation - vidéo 3/ vidéo 2 -

À propos de l'exposition JOUR BLANC de Julie Chaffort
Par Chloé Grondeau

Longtemps présenté de façon exclusive au travers d'œuvres filmiques, le travail de Julie Chaffort trouve un nouveau souffle en la proposition monographique *Jour Blanc*, restitution d'une résidence menée à Clark, centre d'art montréalais. Opérée par une pratique explosée et nouvellement protéiforme, cette mutation prend corps dans l'espace de la galerie et se matérialise sous forme d'une installation à la dimension plus objectale, au cœur de laquelle se mêlent films et enregistrements sonores, imaginés comme moyens de

Les portes du centre montréalais passées, le regard du visiteur peut apprécier dès lors le processus installatif parmi lequel Julie Chaffort l'invite à évoluer d'une pièce à l'autre. S'asseoir, se pencher, faire face puis dos aux œuvres, la circulation du corps engagé dans l'expérience monstratoire semble résulter d'un calcul quasi chirurgical qui s'opère dès l'entrée de *Jour Blanc*. La proposition se déploie au cœur d'une salle obscure ayant pour seule source lumineuse une vidéo éponyme venu fendre son intimité, et laisser découvrir les contours d'une œuvre restée parcellaire. Dans l'espace, un socle coiffé d'une platine vinyle et une enceinte boudeuse condamnée à occuper le "coin". Le premier redonnant vie à des sons d'animaux tel le phonographe d'Ambrose Bierce¹, la seconde diffusant la plainte sourde d'un drone, actif participant à l'inconfort des hôtes de ces lieux. Situé au centre de la galerie, un banc contribue par sa présence à organiser le *white cube* autour d'une tension entre la pièce vidéographique et les autres composantes, tel un véritable espace scénique dessinant le

Au cœur du triptyque, Julie Chaffort invite le regardeur à observer la nature comme théâtre de ses projections fantasmées. En son centre, une forêt verdoyante altérée et alternant un inquiétant caché/montré au moyen d'une épaisse fumée noire. À sa gauche, et venues enrichir cette vision post apocalyptique, une Bailaora², une femme millénaire et une chanteuse lyrique, telles des figures semblant muées dans l'intemporel, prises au piège et mal menées par la force invisible d'un Éole³ facétieux. À sa droite, un tourne-disque à l'allure enfantine, trônant seul, en pleine nature, et générant de troublants hurlements de loups, ou comment faire écouter des cris d'animaux morts à une nature vivante⁴. L'œuvre éponyme diffusée ainsi en boucle, devenu l'écrin d'un paysage pluriel où prend place la folie, mise en lumière par l'incessant et flirtant avec la complexe avenue de dessiner l'absence sous de tangibles traits.

Jour blanc se révèle comme contours d'un volume réel et virtuel, un terrain fertile au jeu de l'invisible rendu visible et des apparitions sonores devenues palpables. Des images et sons organiques aux motifs obsédants, pris dans un mouvement de boucle infinie, miroir d'une folie et capables de redonner vie à l'absent, condamnés à se répéter tel Sisyphe et son rocher⁵. Et si l'artiste définit un cadre avant d'en abreuver le contenant, les sens des visiteurs se voient malmenés de sons se déroband partiellement de leurs faiseurs. Chant et hurlements venus colorer ce que le visuel nous donne à voir, repoussant le "canevas" qui leur est imparti. Le regardeur entre ainsi au cœur d'une proposition installative peuplée d'entités fonctionnant en circuit fermé, à la fois autophages et auto-génératrices. Les images des uns se nourrissant des sons des autres, apportant une nouvelle lecture à l'unique et au tout. Loin de ce qui pourrait approcher un processus soustractif menant, de par ces juxtapositions, à l'effacement du sujet, l'intelligibilité de l'œuvre ne cesse ici de proposer des valeurs ajoutées, telles des strates à la lisibilité plurielle.

Ainsi, si l'intellect et le sensible de Julie Chaffort s'exprime au travers des familiers de l'art contemporain, la plasticienne

¹ « Phonographe : Jouet irritant qui redonne vie à des bruits morts », *LE DICTIONNAIRE DU DIABLE*, Ambrose Bierce.

² Nom espagnol qui désigne une danseuse de flamenco

³ Dans la mythologie grecque, Éole est le maître et le régisseur des vents.

⁴ En référence au titre de l'œuvre de Joseph Beuys, *COMMENT EXPLIQUER LES TABLEAUX : UN LIVRE MORT*, 1965

⁵ *LE MYTHE DE SISYPHE*, Albert Camus, 1942

relève également de l'ailleurs. Celui qui lui permet de construire son identité au moyen de codes cinématographique et théâtraux. Bercée de références, l'installation *Jour blanc*, comme l'ensemble de son travail, cristallise l'attrait de la jeune femme pour les œuvres de l'esprit puisées au cœur du corpus d'illustres penseurs tels Pascal Quignard, Roy Andersson, Apichatpong Weerasethakul, ou encore Aki Kaurismäki. Il n'est d'ailleurs pas surprenant de découvrir que cette proposition doit son nom au poème *Jour Blanc*, d'Arseni Tarkovski⁶ (1942), traduisant parfaitement l'état de l'artiste, alors enfant, lors de ses premiers contacts avec la nature. Révélateur d'un état-moment intérieur, *Jour blanc* amène le visiteur à mirer son enfance, peuplée de mondes parallèles oniriques et empreinte d'un paysage chaotique garant de tous les possibles.

Installé face au triptyque, le court-métrage *Pas un bruit* apporte une posture plus intime à l'ensemble. Le visiteur, contraint de tourner le dos à la composition et de s'isoler au moyen d'écouteurs, afin d'en révéler pleinement le contenu. Deuxième pièce vidéographique présentée, celle-ci fait figure de précédent. Tournée en 2013 mais monté quelques mois avant la venue de l'artiste en terre canadienne, cet objet filmique met en lumière les prémises des changements présents aujourd'hui dans son œuvre, en usant d'une narration contée et poétique. Habitée à travailler au moyen de complexes mises en scène accessoirisées, Julie Chaffort opère un déplacement pour tendre à l'essence(tiel). Le propos. Nu.

⁶ Père du réalisateur Andreï Tarkovski



PAS UN BRUIT, 2014

Un beau poème panthéiste! La petite remarque de Dhôtel dans sa Rhétorique fabuleuse 'les fleurs ont une existence surnaturelle' trouve en moi un bel écho ici.

- Jean-François Dumont

Film - 22 min. - HD - Pal - 16/9 - France

Image extraite du film



PAS UN BRUIT, 2014

Images extraites du film



PAS UN BRUIT, 2014

Images extraites du film



BANG !, 2013

« Un son étrange comme si tout un régiment avait éternué. »
- Lichtenberg, *Le miroir de l'âme*

Pianos disposés en ligne, effondrés les uns sur les autres comme des dominos, tels victimes d'une perte d'équilibre, d'une secousse, d'un choc ayant provoqué un grand bruit. L'ensemble d'instruments semble tout droit sorti d'un scénario de film catastrophe, projeté dans une scène de désolation spectaculaire, presque burlesque.

Installation - 31 pianos

Vue de l'exposition « Art et paysage, les rencontres d'Artigues-près-Bordeaux »

Production : LE CUVIER, Artigues-près-Bordeaux



BANG !, 2013

Vue de l'exposition « Art et paysage, les rencontres d'Artigues-près-Bordeaux »
(détails)



BANG !, 2013

Vue de l'exposition « Art et paysage, les rencontres d'Artigues-près-Bordeaux »
(détails)



HOT-DOG, 2013

« (...) after the third viewing, I thought that is the most elegant anti-war film that I have ever seen. »
- Istvan Borbas

L'île de Vassivière, son paysage hivernal et les rives lunaires du lac se sont naturellement imposés à Julie Chaffort comme toile de fond pour écrire ce film sur l'île lorsqu'elle y était en résidence.

'Hot-Dog' est une série de situations incongrues où les personnages se confrontent à la nature et à l'artifice. Chaque scène s'apparente, non pas à un décor mais plutôt à une installation dans laquelle un personnage (humain ou animal) vit un événement troublant de son existence. La narration met en avant différents destins sur l'île et le lac de Vassivière dans un climat aride, blanc et gris, froid et brumeux. La brume épaisse et la neige laissent planer une ambiance mystérieuse voire mélancolique qui nous fait perdre tout repère. Le paysage devient alors source de contemplation et de danger, théâtre d'un songe, voire d'une hallucination.

Film - 45 min - HD - Pal - 16/9 - France

Réalisé dans le cadre de la résidence *Le Château* au Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière - France.

Production : Conseil Régional du Limousin, CIAP, DRAC Aquitaine.

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/69536922>

extrait: <http://vimeo.com/69534883>

Image extraite du film



HOT-DOG, 2013

Image extraite du film



HOT-DOG, 2013

Images extraites du film



HOT-DOG, 2013

Images extraites du film



HOT-DOG, 2013

Images extraites du film



HYBRIDE, 2012

La rencontre entre une jument et un ballon en forme de cheval.

Vidéo - 1'30" - HD - Pal - 16/9 - France
Image extraite de la vidéo.

<https://vimeo.com/87408340>



WILD IS THE WIND, 2011

Ce film tient, d'une certaine manière, triplement de la fiction, de la science-fiction et de la comédie musicale. Il échappe toutefois au cadre conventionnel de ces genres dans le sens où chacune des séquences qui le composent possède sa propre autonomie et sa propre identité. L'une après l'autre, ces séquences plongent le spectateur au cœur d'un monde surréel et énigmatique, de lieu en lieu, pris dans le mouvement et la quête du personnage principal.

La répétition de scènes quasi-identiques, au détriment d'une temporalité linéaire, brouille toute tentative d'interpréter cette narration morcelée.

Film - 72 min - HDV - Pal - 16/9 - France

Production : Conseil Régional d'Aquitaine, Christophe Ballangé

Image extraite du film.

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/45495993>

FILM en intégralité : <https://vimeo.com/135645037/07d63d9844>



WILD IS THE WIND, 2011

Images extraites du film



WILD IS THE WIND, 2011

Images extraites du film



POUR UN DEVENIR PROFESSIONNEL, 2011

*Vidéo performance en réponse à un questionnaire pour artiste :
Comment concevez-vous votre parcours professionnel ?
Comment imaginez-vous votre situation professionnelle dans 5 ans ?
Quelles sont vos motivations à être artiste ?*

Vidéos - 4'33 / 5'13 / 27" - DV - Pal - 16/9 - France
Image extraite de la vidéo.

<https://vimeo.com/87413977>

<https://vimeo.com/87421302>

<https://vimeo.com/87426901>



L'ABCdaire du 6eme VOYAGE EXTRA-ORDINAIRE, 2010

Sur l'autoroute A65, Julie Chaffort a emboité le pas : réaliser un roadmovie à partir de la marche des trois intrépides comédiennes du collectif « la Grosse Situation » sur une autoroute en construction, soit parcourir 150 kilomètres à pied sur bitume un début décembre 2010.

Documentaire vidéo - 14 mn - 4/3 - PAL - DV - France
Production : le collectif La Grosse Situation
Photographie de voyage.

Film : <https://vimeo.com/19432325>



SOME SUNNY DAYS, 2009

Film contemplatif, absurde et silencieux.

Nous sommes plongés dans un monde "extra" ordinaire, décalé. Les personnages n'ont aucune identité sociale particulière et se rencontrent tous de manière fortuite. Ils sont obligés, par la force des choses, de se supporter jusqu'au moment où ils peuvent enfin s'échapper.

Les personnages parlent peu ; le minimum vital pour essayer de se comprendre mais aussi par politesse ; le son des grillons, des mouches, de la forêt, des pins, de l'eau sont bien plus présents que leur voix.

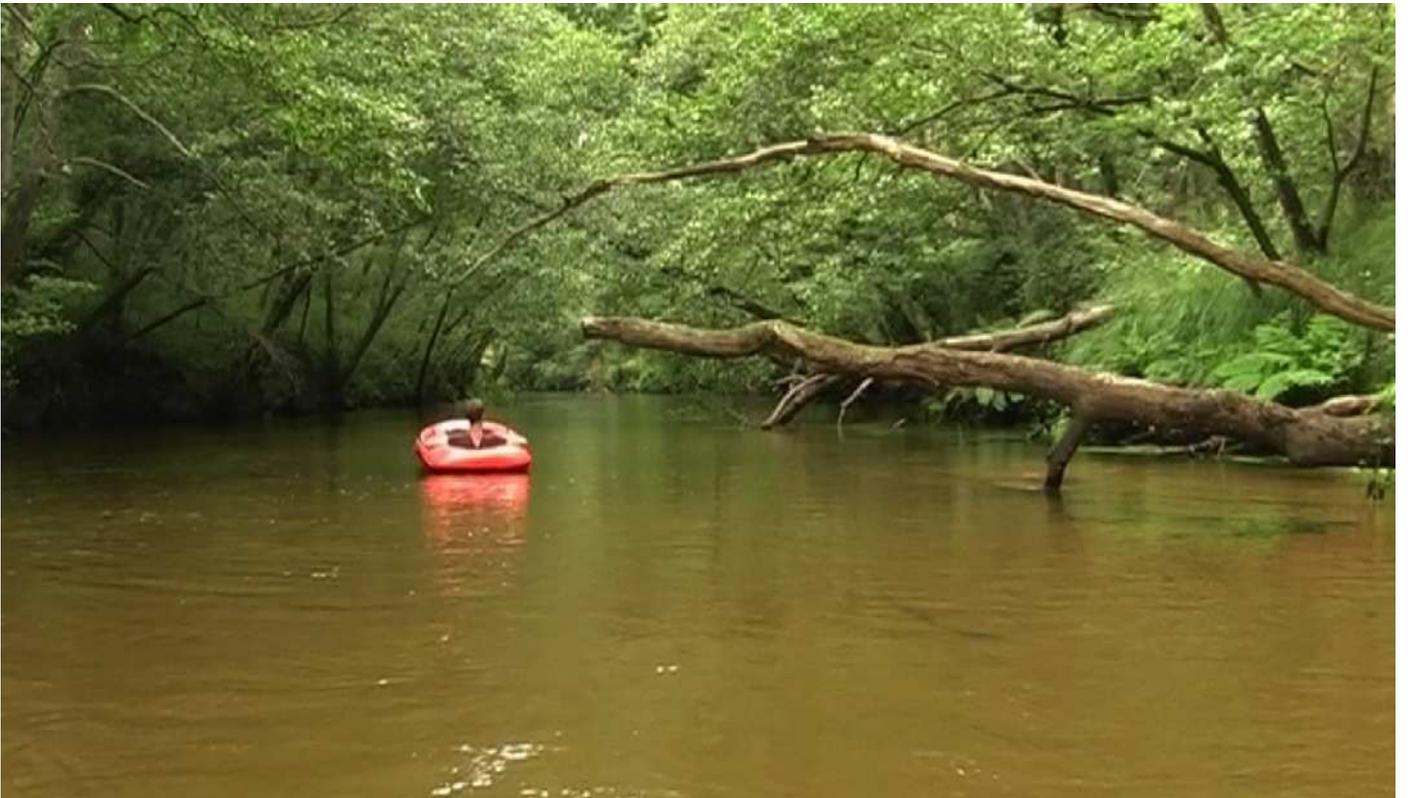
Le spectateur éprouve les longs plans séquence qui inscrivent la durée du temps qui s'écoule. Les actions se dissolvent peu à peu dans le paysage et laissent place à l'attente (d'un événement?).

Film - 98 mn - 16/9 - Pal - DV - France

Image extraite du film.

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/29679088>

FILM : <http://vimeo.com/156205235/3838e688d3>



SOME SUNNY DAYS, 2009

Images extraites du film

JULIE CHAFFORT

Articles de Presse *(selection)*



[exclu] “Hot-Dog”, film drôle et absurde de Julie Chaffort, en ligne pendant 15 jours

[création vidéo](#)

[Focus création vidéo](#)

20/08/2015 | 11h54



Julie Chaffort, *Hot-Dog*, 2013

Un vendeur de hot-dogs déambule dans une île enneigée, croisant sur sa route d'étranges personnages et un pingouin automatisé. Un film touchant, et à l'humour grinçant, que l'artiste partage en ligne jusqu'au 4 septembre.

Surréaliste, burlesque, étrange et parfois dérangent, l'univers de la réalisatrice [Julie Chaffort](#) se déploie dans les décors merveilleux de forêts mystérieuses et de lacs paisibles, troublés par l'irruption saugrenue de personnages décalés. Réalisé au cours d'une résidence, *Hot-Dog* est une mosaïque de destins singuliers se croisant dans le paysage hivernal de l'île de Vassivière. A découvrir en ligne jusqu'au 4 septembre.

Quel a été ton parcours, après tes études à l'Ecole des beaux-arts de Bordeaux ?

Plus que la vidéo, c'est le cinéma qui m'a toujours intéressée. Dès que j'ai fini les Beaux-Arts, j'ai eu envie de faire un long métrage et j'ai commencé à écrire un scénario en y associant tous les personnages que j'avais mis en scène dans mes vidéos pendant mes études.

Cela a donné *Some Sunny Days*, un road movie expérimental dans les Landes, puis *Wild Is The Wind*, dans lequel j'ai inséré davantage d'éléments plastiques et d'installations. Je construisais déjà mes films par tableaux. J'ai ensuite travaillé en Suède avec le réalisateur Roy Andersson puis j'ai fait la Werner Herzog's Rogue Film School à New York. Au bout d'un moment, je me suis demandée quelle serait ma propre façon de gérer ma production de films. J'ai eu de plus en plus envie de faire des résidences : je suis d'abord allée au [Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière](#) en 2013, puis au [Centre d'art et de diffusion CLARK](#) à Montréal en 2014, et cette année à [Pollen](#), à Morflanquin.

Qu'est-ce que cela change pour toi de produire tes films dans le cadre de résidence ?

Réaliser des films pose de vraies questions de financement. J'ai commencé par avoir une production classique de cinéma en faisant des dossiers pour avoir des subventions avant de me rendre compte que ma façon de travailler, et de raconter, s'insère plus dans le champ de l'art contemporain. Je ne peux pas écrire le type de scénario demandé pour les aides cinéma, je travaille très rapidement avec des moyens très légers... Les résidences me permettent ainsi d'avoir une discussion artistique avec des personnes qui comprennent ma façon de travailler et qui m'épaulent. De plus, être porté par une structure comme un centre d'art permet une meilleure diffusion du travail.

Le lieu de la résidence influe donc énormément sur le projet, non ?

En effet, et c'est génial. J'aime passer du temps dans un endroit que je ne connais pas, arpenter ces nouveaux paysages. C'est le but de la résidence : faire des rencontres et être poussé à la création. Pour mon film *La Barque silencieuse*, que j'ai réalisé cette année à Morflanquin, je suis allée voir toutes les associations, j'ai passé des soirées au club de théâtre, de chant, d'archéologie, de boxe... c'est à partir de cela que j'ai commencé à écrire. Je suis vraiment partie des gens que j'ai rencontrés et de ce qu'ils savaient faire.



Julie Chaffort, *Hot-Dog*, 2013

La vidéo *Chiens-loups* que tu as présentée au concours création vidéo Sosh aime les inRock's lab a-t-elle été réalisée pendant l'une de ces résidences ?

Oui, en 2014 au centre CLARK à Montréal lors de la résidence croisée avec Zébra 3 à Bordeaux. J'ai réalisé pendant cette résidence une installation composée de trois vidéos. La vidéo *Chiens-loups* a été faite en parallèle, je ne l'ai pas montrée dans l'exposition. Elle s'ajoute à une série de courtes vidéos mettant en scène des animaux et leur représentation que je développe petit à petit, sans trop y penser.

J'étais partie filmer des paysages. En fait, je faisais écouter aux paysages de la musique, une bande-son avec des hurlements de loups, sur une petite platine. En revenant à ma voiture, j'ai vu ces trois énormes chiens-loups sur le parking. Je me suis dit que je ne pouvais pas laisser passer ça ! Nous avons tourné une seule prise, entre deux voitures. Il fallait saisir cette chance au vol.



Julie Chaffort, *Chiens-Loups*, 2014

Quel a été le point de départ de *Hot-Dog*, que tu as réalisé au Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière ?

J'ai un lien très fort avec le paysage de cette région où j'ai vécu un temps. Lorsque j'ai postulé pour cette résidence, j'ai découvert que « Vassivière » en occitan signifie un troupeau d'agneau. J'ai tout de suite eu en tête l'image d'un radeau flottant sur le lac avec des moutons ! Puis, j'avais été marquée par le personnage d'Ignatius dans le livre de John Kennedy Toole, *La Conjuration des imbéciles*, un homme érudit et grotesque qui devient par la force des choses vendeur de hot-dogs. Il est affublé d'une carriole qu'il a du mal à faire avancer... J'ai pensé que le fil rouge du film pourrait être un personnage qui pousse, de façon complètement absurde, un chariot à hot-dogs, en plein hiver à Vassivière alors qu'il n'y a personne. A partir de ces deux premières idées, j'ai commencé à construire mes scènes. L'île à cette période est très silencieuse, et j'avais envie d'y faire du bruit ! J'ai donc imaginé une sorte de fin du monde où les personnages essaient de s'enfuir. Je voulais mixer plein de personnes différentes, jouer du trop. C'était le plus gros projet que je réalisais alors, beaucoup de monde y a participé, et les conditions climatiques de tournage étaient intenses : il neigeait, grêlait, pleuvait... c'était éprouvant.



Julie Chaffort, *Hot-Dog*, 2013

Tes films sont composés de successions de tableaux, qui sont autant d'interventions dans le paysage. Celui-ci prend une place très importante : il entre en interaction avec les objets, ou personnages, décalés que tu y places, créant ainsi ce sentiment d'étrangeté, de surréalisme particulier à ton travail...

Le paysage est en effet un personnage en tant que tel. Je passe beaucoup de temps à faire du repérage, le choix des lieux étant primordial. Pour moi la vie se passe dehors, je n'arrive pas à imaginer des choses en intérieur. J'adore me balader avec mes nouvelles trouvailles et chercher ce que je peux en faire. C'est comme si j'avais plein de jouets et que je m'amusais en les associant. Ce sont des images qui me viennent et que j'ai envie de travailler. Ça part de l'amusement, de la découverte d'un objet et d'une connexion qui se fait avec un lieu.

Ce que j'aime en filmant dehors, c'est qu'il y a beaucoup d'éléments imprévisibles. Tu arrêtes une date de tournage sans savoir s'il fera beau, s'il va pleuvoir ou avoir du vent, s'il va faire froid... Tourner dans des conditions compliquées, comme filmer une danseuse de flamenco sur une barque, c'est déjà une performance en soit : pour elle qui danse sur ce sol instable, et pour moi qui suis également sur une barque avec ma caméra. Il faut tout le temps s'adapter. C'est un élément très important de mon travail. L'installation avec les ballons-zèbres ne marcherait pas s'il y avait trop de vent, ils tomberaient tous par terre. Ce sont à chaque fois des moments de grâce.

par [Anna Hess](#)

le 20 août 2015 à 11h54

Julie Chaffort participera du 17 au 24 janvier 2016 à la 66e édition de [Jeune Création](#) à la Galerie Thaddaeus Ropac Paris Pantin.

www.julie-chaffort.com

02

Revue d'art contemporain
trimestrielle et gratuite



Légende bandeau :
Julie Chaffort, *Hot Dog*, 2013. Moyen-métrage, 47 mn - Courtesy de l'artiste

Agir dans ce paysage

Au CIAP de l'île de Vassivière, du 7 juillet au 6 octobre 2013

Par Marie Cantos

[Spécial web](#)

"(...) Au sous-sol, dans « L'Atelier », on découvre *Hot-Dog* (2013), un moyen-métrage de Julie Chaffort (1982) projeté dans l'obscurité. Egalement réalisé à l'occasion d'une résidence au Château de l'île de Vassivière, à l'hiver 2012, le film suit Rose qui décide, alors que tous fuient, de rester sur l'île, déguisée en Ignatius, cachée derrière une moustache et un chariot à hot-dogs. D'improbables tableaux se succèdent : un chasseur jouant du piano à un autre, en pleine forêt et sous le regard vide d'un renard empaillé, la vision lunaire de moutons sur un ponton isolé au milieu du lac, un homme en veston s'enfonçant dans les eaux glacées en tenant précautionneusement une bougie, etc. Les personnages, gourds et empêchés, évoluent au sein de paysages vides (voire vacants) et de plans fixes dont ils semblent prisonniers. Ils hantent le décor brumeux et enneigé de Vassivière, y passent, y repassent, s'y perdent, plus qu'ils ne l'habitent. Joyeusement absurde, doucement mélancolique. (...)"

Commissariat : Marianne Lanavère.

Avec Mélanie Blaison, Julie Chaffort, Julien Dubuisson et Maggy Cluzeau, Anita Molinero, Dominique Petitgand, Reto Pulfer, Pierre Redon, Anne-Lise Seusse.

ASP Ingrid Luyckx | 21 January 2018

6 coups de cœur pour la 66e édition de "jeune création"

En allant s'acquiescer à Pantin pour squatter les murs de la galerie Thaddaeus Ropac, l'exposition annuelle dédiée à la jeune création (Jeune Création, dort) fait peu à peu et présente un panorama enthousiasmant de la scène artistique de ce moment. Nos coups de cœur.

f t p t g+ e

JULIE CHAFFORT, 34 ans



"La barque silencieuse", le film que tu présentes, a été tourné uniquement avec des acteurs amateurs. Comment astu travaillé avec eux ?

J'ai fait une résidence à Pallen à Monflanquin dans le Lot-et-dont le point de départ était de réaliser un film avec les habitants du village et des alentours. Pour les rencontrer, je suis allée aux réunions de chaque association. J'ai donc travaillé avec la chorale de Monflanquin, un épicier, des boxeurs, un groupe de musique médiévale, une danseuse de flamenco, une éthologue, un dresseur de chiens de traîneau, des musiciens,...

C'est un film composé de saynètes, où il n'y a pas de scénario ni de narration proprement dite. Quelle était ton idée de départ ?

Chaque scène est autonome, et résulte des personnages que j'ai rencontré. Je mets en scène ce que je vois en eux : je n'essaie pas de leur faire jouer quelque chose d'autre que ce qu'ils sont. Ce que je change, ce sont les décors, les costumes, les conditions dans lesquels ils font ce qu'ils ont l'habitude de faire.

Tu intègres également des éléments provenant de la performance, de la danse et de l'installation. Pourquoi avoir choisi de travailler en vidéo ?

Le cinéma est un art multiple qui me permet une totale liberté de création et une grande autonomie. Cependant, le paysage est la matière première de mon travail. L'idée de ne pas savoir où cela se passe est primordiale : c'est quelque-part dans une forêt, sur un lac... Seulement, même si je prépare toute mes scènes, tourner dehors implique toujours une part d'inattendu qui va amener une tension ou parfois de l'absurde. Les éléments naturels comme le froid, une tempête de neige ou la pluie obligent les personnages à réagir directement à ce qui les entoure, d'où l'idée de performance. Par exemple : une danseuse de flamenco danse sur une barque au milieu d'un fleuve. Comment va-t-elle adapter sa danse à l'instabilité de la barque? Est-ce que quelque chose va surgir du hors-champ ?

www.julie-chaffort.com

Jeune Création - Exposition d'art contemporain, 66e édition.

Du 17 au 24 janvier de 10h à 19h, nocturne le samedi 23 janvier.

Galerie Thaddaeus Ropac, 69 avenue du général Leclerc, 93500 Pantin.

Fondation Bullukian

Les chants et contre-champs de Julie Chaffort

La plasticienne et vidéaste Julie Chaffort a mis en scène dans la nature sept chanteurs issus d'univers aussi différents que le métal ou l'opéra... Une rencontre, entre voix et paysages, aussi intense que singulière.

le Mardi 20 septembre 2016 par Jean-Emmanuel Denave – LE PETIT BULLETIN



Crédit Photo : Somnambules © Julie Chaffort

« *La Terre respire et se gorge de repos et de sommeil. Tous les désirs sont désormais changés en rêve, et les gens fatigués rentrent chez eux pour trouver dans le sommeil un bonheur oublié et apprendre à redevenir jeune !* »

Cet extrait du si déchirant [Adieu](#), clôturant *Le Chant de la terre* de [Gustav Mahler](#), nous est revenu aux oreilles en sortant de l'exposition de [Julie Chaffort](#) à la [Fondation Bullukian](#). En 1907, Mahler (1860-1911) compose une pièce inouïe mêlant leaders et orchestre symphonique, et rend hommage à la beauté de la nature et de la vie humaine, malgré sa brièveté... Il serait ici inutile d'insister sur les liens étroits entre la nature et la musique (des *Quatre saisons* de Vivaldi aux oiseaux de [Messiaen](#), en passant par la *Pastorale* de Beethoven).

Et plus intéressant de rappeler ces incessantes tentatives humaines de nouer des échanges symboliques entre les forces de la nature et les puissances de la musique et de la voix. Pour son projet *Somnambules*, Julie Chaffort indique s'être beaucoup inspirée des Aborigènes « *pour lesquels le chant fabrique le territoire, le chant fabrique le monde. Et si le chant meurt, une partie du monde meurt* », et du livre de [Bruce Chatwin](#), *Le chant des pistes*.

Rêveries

Somnambules s'inscrit dans ce que l'art, au sens large, tente avec la nature et les "choses" qui nous entourent : donner naissance au monde, faire apparaître ces choses, tout en conservant la part de mystère, le poids de l'énigme... L'installation vidéo (durée : 55 minutes) de Julie Chaffort se déploie sur trois écrans où l'on voit tour à tour des paysages aux confins des Landes et du Pays Basque, et sept chanteurs-personnages cadrés en plan américain et fixe.

Ces derniers, a cappella, chantent chacun « *leur paysage* » dans « *leur univers musical* » : la chanteuse [Camille](#) avec ses vocalises d'intensité croissante, le chanteur de métal [Josh Smith](#) avec son lyrisme guttural et parfois hurlé, la soprano [Jeanne Crousaud](#) avec son registre plus doux et classique... Parfois improvisant, parfois non, « *chaque personnage évoque une partie de territoire*, nous dit Julie Chaffort. *Et Somnambules raconte aussi une sorte d'histoire un peu onirique.* »

Les plans fixes et épurés se font écho les uns aux autres, ou contrastent entre eux, surprenant l'oreille du spectateur. Le montage, les moments superbes de concentration silencieuse des personnages, nous entraînent peu à peu dans un paysage sensible, fait de voix autant que d'images. La durée compte beaucoup ici, et il s'agit moins de voir que d'entrer dans un paysage.

Performances

« *Je viens de la scène et du théâtre, et je pense souvent mes vidéos dans le registre de la scène, ici c'est un peu comme un opéra, avec plusieurs tableaux vivants.* » Mais contrairement à la scène, le chant est ici mis à nu, les interprètes cherchent en eux-mêmes et autour d'eux une sorte d'inspiration difficile : par hésitations, par incantations, en se référant aussi parfois à des mythes ou à des rituels religieux connus (Josh Smith se réfère à **Lovecraft** et à sa mythologie Chtulhu, Wladimir Rehbinder à des prières orthodoxes, le chanteur de scat **Phil Minton** aux invocations chamaniques...).

Comme dans d'autres de ses travaux, Julie Chaffort a conduit chacun vers la performance physique, l'équilibre instable, la présence fragile... En retour, l'expérience du spectateur est elle aussi intranquille, traversant un paysage d'émotions multiples et, souvent, intenses.

Julie Chaffort, *Somnambules* À la Fondation Bullukian jusqu'au 31 décembre

Tags • [Julie+Chaffort](#) • [Camille](#) • [Mahler](#) • [Josh+Smith](#) • [Jeanne+Crousaud](#) •

ENGLISH **FRANÇAIS**

FACEBOOK TWITTER INSTAGRAM VIMEO SOUNDCLOUD RSS NEWSLETTER ARCHIVES

Rechercher...

sculpturenature

ACTUALITÉS ŒUVRES DESTINATIONS

CARTE BIBLIOTHÈQUE
PHOTOS VIDÉOS

Julie Chaffort, *Somnambules* à la Fondation Bullukian

[Actualités](#) - 04/11/2016 - Article : [Olivier Gabrys](#)

Julie Chaffort, lauréate de la troisième édition du Prix Bullukian, propose, dans l'espace de la fondation à Lyon, jusqu'à la fin décembre, une singulière expérience de présence au monde, une nouvelle aventure du sensible.

Seul spectateur privilégié de ce début d'après-midi, je m'installe devant les trois écrans, me laisse guider dans ce bain de nature. Un bain de verdure et de sons, qui parle à nos espaces profonds, à nos tripes.

Julie Chaffort invite sept chanteurs de pratiques et d'horizons différents, dans les paysages de [La Petite Escalère](#), lors de sa récente résidence dans ce jardin de sculptures, sur les bords de l'Adour, à la frontière des Landes et du Pays Basque. Elle les immerge dans la végétation, cadre touffu d'herbes et de branches en mouvement, les écoute avec patience, les saisit. Des plans du jardin, aubes brumeuses ou sous-bois inondés, accompagnent les portraits de ces explorateurs de la voix. Regards, visages et corps habités, connus ou à découvrir, émus, suspendus, à l'affût, offerts, devant la caméra de l'artiste, à une intense intériorité, précieuse et rare.

Filmés individuellement, en plan rapproché, ils se confrontent à leur présence à l'espace, au territoire, à la force et à la beauté de la nature. Des silences et des ruissellements. Attendant la nécessité du cri, du chant, du frémissement. De la vibration.

Les registres du chant *a cappella* se confondent, s'étirent et se répondent : pop, lyrique, improvisations ténues, gutturales ou aiguës, résonances de cathédrale végétale, grondements de rock métalliques. Comme de riches appels aux oiseaux, au vent qui caresse, aux fantômes du passé...

L'œil de Julie Chaffort guette, accueille la concentration, la libération, l'épuisement, l'abandon à des forces vitales, souterraines, qui laissent parfois ces solitudes éprouvées, dépouillées. Présences nobles et fières, toutes à l'émotion d'une place conquise, revendiquée par le son. La plasticienne agence les images habitées pour inventer de subtils dialogues de regards et de souffles, fortuits, des parallèles de trajectoires, entre ces visages qui scrutent et interrogent l'horizon.

Le temps s'écoule et je vibre, je voyage avec eux, ces femmes et ces hommes traversés par un lieu, un moment, m'invitant à questionner à mon tour les territoires qui m'entourent, à me les approprier autrement. Et ces espaces à l'intérieur de moi. Langue qui roule et claque dans ma bouche. *When I am laid in earth...* Les mots de Purcell persistent et m'encouragent au souvenir. De retour dans la ville, je me fais chasseur, aux aguets. Tous les sens en éveil, je ne suis plus tout à fait le même.